

Exposition  
9 juin - 30 juil. 2016  
vernissage jeudi 9 juin

FRONT

## L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE DANIEL POMMEREULLE



« **J**e travaille comme le martin-pêcheur, plonge, essaie de plonger dans le fond du moi-même mental. Les visions commencent à être exploitées »  
Daniel Pommereulle, avril 1962

Alors qu'au Centre Georges Pompidou se tient cet été une grande rétrospective consacrée à la « Beat Generation » et à l'histoire de ce mouvement subversif, littéraire et artistique né dans l'après-guerre aux Etats-Unis, l'exposition à la galerie Christophe Gaillard est l'occasion de redécouvrir l'œuvre de jeunesse de Daniel Pommereulle. Figure majeure de la scène artistique d'alors, il a participé aux premiers happenings d'Allan Kaprow et Jean-Jacques Lebel et fait partie de cette génération d'artistes qui ont utilisé leur corps « comme laboratoires ambulants ».

En 1960, Daniel Pommereulle a 23 ans. Il peint une première série d'huiles sur toiles : *Nuages*. Leurs couleurs pastel renvoient à l'univers onirique d'Odilon Redon, qu'il cite parmi ses maîtres. Leurs lignes vibrantes dessinent un paysage mental. *La Larve* rappelle les créatures imaginées par l'auteur de *Dans le rêve* (1879) et de *la Coquille* (1912). Son *Buveur de thé* évoque les brumes des paradis artificiels, visions sous l'emprise du haschich ou de l'opium.

Les *Nuages* portent les germes de ses recherches futures. « Sa peinture se meut sur le terrain de l'intériorité et des révélations » écrit en 1962 Alberto Martini, lors de sa première exposition personnelle à Ravenne. L'espace mental s'y déploie dans le mouvement des volutes et des spirales qu'il trace à l'encre de chine.

Comme l'aquarelle, la technique de l'encre nécessite un geste rapide, fluide. Vitesse, mouvement, pulsation sont les termes de cette nouvelle exploration. Réalisés à Venise, probablement sous haschich, les dessins de Daniel Pommereulle suivent la logique de la sensation. L'œil se perd dans les méandres opaques de l'encre sur le papier, se dilate face à l'espace laissé aux blancs, se réjouit de voir surgir les symboles qu'il croit reconnaître. Une dizaine de dessins accompagne les encres de grand format. Le trait y devient nerveux, les formes organiques.

Daniel Pommereulle connaît et admire l'œuvre de son contemporain Henri Michaux qui s'est lancé dans l'étude écrite, dessinée et peinte de l'effet des drogues (de la mescaline et du haschich surtout) sur ce qu'il nomme « le problème de l'être ». Comme beaucoup d'autres artistes dans les années 1960, ils cherchent par tous les moyens à stimuler les voies de la création. Leurs œuvres sont les réceptacles de ces expériences sensorielles, les transpositions d'un ailleurs halluciné.

Des visions des *Nuages* et des encres italiennes du début des années 1960 aux *Objets de tentation* - LSD, opium, héroïne et drogues diverses disposées sur des tablettes en marbre à portée de main des visiteurs - de la galerie Mathias Fels en 1966, l'œuvre singulière de Daniel Pommereulle retrace, parfois jusqu'à la mise en danger ou au vertige, l'expérience intérieure.

À l'occasion de l'exposition, la galerie est heureuse de publier un ensemble de reproductions et de documents d'archives des années 1960 inédit et éclairant sur l'influence des psychotropes dans l'œuvre de Daniel Pommereulle.

Disparu en décembre 2003, **Daniel Pommereulle** laisse une œuvre diverse, complexe et, surtout singulière et prémonitrice. Il fut associé aux « Objecteurs » selon la formule d'Alain Jouffroy. Malgré quelques grandes expositions (« Fin de siècle » avec des pièces monumentales que le C.N.A.C. Georges-Pompidou présente en 1975, ou la rétrospective des musées de Dole et de Belfort en 1991), et une aura croissante, cette œuvre, sans aucun doute l'une des plus importantes de la seconde moitié du XXème siècle en France, reste secrète et méconnue.

Dans les années 1980 à 1990, il travaille à l'agencement du verre, de la pierre et de l'acier, jouant sur la transparence.

Comme comédien, il a débuté dans *La Collectionneuse* d'Éric Rohmer en 1967 et joué dans une dizaine de films, dont *La mariée était en noir* de François Truffaut, *Week-end* de Jean-Luc Godard et *Les Idoles de Marc'O*. En 1972, il tourne dans *La Cicatrice intérieure* de Philippe Garrel, un cinéaste qu'il retrouvera vingt-sept ans plus tard pour *Le Vent de la nuit*.

Comme cinéaste, on retiendra notamment *One More Time* (1967) et *Vite* (1969) pour lesquels il conçoit successivement une machine à suicide et des plans-séquences filmés au téléobjectif ou à travers un télescope, aboutissent à une apologie du désert et de la planète Saturne.



GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD

5 rue Chapon 75003 Paris +33 (0)1 42 78 49 16  
www.galeriegaillard.com contact@galerie-gaillard.com